

Festival « Sa m'aim » 2012

La « Tribune des Tréteaux » se divertit

Et si le théâtre se faisait pur divertissement, dans la logique des saltimbanques qui, avec peu de choses et beaucoup d'énergie, apportaient le rire au peuple ?

C'est le propos de la compagnie « Furiosa » dans la comédie masquée « A la cour du bon gros roi René », selon un texte et une mise en scène d'Olivier Martin.

Nous sommes immédiatement plongés dans le contexte mi-historique (le roi René a son château à Angers) d'un passé réel, et mi-fabuleux d'une féerie drolatique (« Il était une fois » une princesse que son père cherchait à marier...). Et les masques de la *commedia dell'arte* dépersonnalisent les comédiens, les propulsant dans un univers où, sur le canevas connu des aventures à vivre, se brodent les allusions et les péripéties les plus farfelues

L'argument tient effectivement du conte et de la farce : le bon gros roi René, sur fond de famine et de guerre dont il n'a que faire, s'ennuie. Majesté geignarde et puérile, sorte d'enfant attardé, il cherche à se distraire. Son fils Casimir brigue coléreusement sa succession au trône. Le Capitan court après Grisetta la soubrette qui n'a d'yeux arrivistes que pour le statut de reine. Et Pantalone, le vieux grigou usurier et amateur de tendrons, tente de boucler les finances en crise de la Cour.

Deux sorcières veillent sur ce faux ordre et vont s'acharner à semer la mort et la destruction dans ce petit monde clos du conte.

Bien sûr, rien ne se passera comme prévu, les obstacles se succèdent, avec leur lot de malentendus, de dépit, de frustration. Il faut dire que, si une des sorcières est une rouée en la matière, l'autre, un peu débutante, n'en est que la « stagiaire » maladroite et ses bévues seront à l'origine du *happy ending* de la pièce.

Théâtre de masques empruntés à la comédie italienne, mais aussi, théâtre truffé d'allusions et d'autres références : le roi est à l'image du sultan

de Gosciny et Uderzo et l'on veut être « roi à la place du roi » dans des grimacements de grand vizir à l'ambition tueuse. Casimir demande une fiancée comme on coche des items pour une commande sur Internet. On inocule un poison dans le creux de l'oreille du roi comme dans « Hamlet ». Les philtres n'atteignent pas leurs destinataires et l'on vogue vers l'univers de Tristan et Iseult qui boiront le vin herbé préparé pour le roi Marc.

La parodie bat son plein dans un monologue de Pantalone et le « Ô rage, ô désespoir » du père de Rodrigue, se lamentant sur sa vieillesse insultée, devient un gémissement rimé d'argentier avare que l'on dépouille de son amour ultime, l'argent.

Combat de scène en alexandrins, grincement de bouche du Capitaine en personnage de dessin animé, anti-scène de querelle amoureuse « à qui aimera le plus », jeu sur toutes les expressions en situation qui contiennent le mot « dent », jeu en simultané sur le discours amoureux mais selon deux registres de langue. Le texte s'enrichit de morceaux choisis qui font mouche. De bons moments jubilatoires.

On s'amuse, on sourit, on apprécie la détermination des comédiens qui se dépassent et prennent un plaisir visible à nous offrir du spectacle. Ça marche.

On aurait cependant aimé que le personnage du roi René ait plus d'ampleur, ses répliques restent répétitives, il geint, il dort, il bêtifie. Sa donnée comique tourne en rond sur les mêmes termes et le limitent, c'est un peu dommage, même si le comédien porte son rôle avec une bonhomie convaincante.

De même, le voyage en avion pour que les sorcières aillent dans le Pacifique chercher Floretta, la princesse narcissique et frivole, est un détail peut-être trop « moderne », en dissonance avec le deuxième degré de l'écriture de l'ensemble. Et pourquoi pas la Réunion, l'archipel des Mascareignes, qui offre de si jolis minois ? Floretta aurait pu parler créole...

Enfin, l'antithèse musicale de succès mondiaux actuels en anglais met le texte en distance un peu cacophonique. Et la chanson de Robert Charlebois et

Louise Forestier sur « Lindbergh » est bien désuète. Ne faudrait-il pas reconsidérer l'illustration musicale ?

Ce sont des choix d'écriture qui ne remettent pas en cause le jeu des comédiens et les morceaux de réussite totale cités plus haut. Pantalone, Casimir et le Capitain offrent une intéressante palette de talent en devenir. Sueva Gigan, nouvelle venue dans une troupe très soudée au jeu bien imbriqué, apporte un charme juste de princesse capricieuse.

Tout se termine en danse et chant bachique, c'est un hymne à la vie, à la jouissance du moment présent. C'est sympathique, bien mené et le public applaudit en rappels. Nous aussi. La fête s'est installée dans la salle et pour un peu, on danserait avec les comédiens !

J.